PQ
2011
.V7
1879

U d'/of OTTAWA
39003002190436

127)

1.

Digitized by the Internet Archive
in 2011 with funding from
University of Toronto

http://www.archive.org/details/levoyagepaphos00mont

LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

LE

VOYAGE A PAPHOS

PAR MONTESQUIEU

PARIS

Librairie des Bibliophiles

M DCCC LXXIX

LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

LE

VOYAGE A PAPHOS

TIRÉ A TRÈS PETIT NOMBRE

Il a été tiré, en outre, 20 exemplaires sur papier de Chine et 20 sur papier Whatman, avec *double épreuve de la gravure.*

A. Lalauze sc. Imp. A. Salmon

LE VOYAGE À PAPHOS

Jouaust, Ed.

MONTESQUIEU

LE

VOYAGE A PAPHOS

PUBLIÉ PAR

LE BIBLIOPHILE JACOB

AVEC UNE

Eau-forte par Ad. Lalauze

PARIS

LIBRAIRIE DES BIBLIOPHILES

Rue Saint-Honoré, 338

M DCCC LXXIX

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

PQ
2011
.V7
1879

PRÉFACE

On a peine à s'expliquer comment les éditeurs des œuvres de Montesquieu n'ont pas encore réuni à ces œuvres, tant de fois réimprimées, le VOYAGE A PAPHOS, qui avait paru, sans nom d'auteur il est vrai, dans le MERCURE DE FRANCE (décembre 1727) et qui fut attribué très positivement à Montesquieu dès l'année 1778. L'abbé de La Porte, en effet, dans son Supplément à la FRANCE LITTÉRAIRE de 1769 (Paris, Duchesne, 1778, deux parties in-8), citait « le VOYAGE A PAPHOS, fragment, par M. de Montesquieu, 1727 ». Cependant au-

cun critique, aucun éditeur ne s'était encore occupé d'aller chercher dans le MERCURE DE FRANCE *un ouvrage, incomplet sans doute, mais que la célébrité de son auteur recommandait au moins à la curiosité des lettrés.*

M. Louis Vian, à qui nous devons une si précieuse et une si remarquable HISTOIRE DE MONTESQUIEU *écrite sur des documents nouveaux et inédits (Paris, Didier,* 1878, *in-8, pages* 92 *et suivantes), est le premier qui soit entré dans quelques détails au sujet du* VOYAGE A PAPHOS, *qu'il n'hésite pas à attribuer à Montesquieu, non seulement d'après la* FRANCE LITTÉRAIRE, *mais encore d'après le témoignage de la famille de l'auteur. Ce témoignage est consigné dans le* NOBILIAIRE DE GUYENNE, *par O'gilvy (Bordeaux,* 1858, *à l'article* SECONDAT). « *Mlle de Clermont, son ancienne amie, logée au Petit-Luxembourg avec la princesse sa grand'mère, depuis l'exil de son frère en* 1726 *et la mort du comte de Melun en* 1724, *dit M. Louis Vian, vivait aussi retirée que le lui permettait*

sa charge de surintendante de la reine. Montesquieu, voyant que la perte de cet amant l'avait fait renoncer à plaire, résolut de faire revivre un moment le cher défunt... Le nouveau poème qu'il écrivit à cette occasion s'appelle LE VOYAGE A PAPHOS. » *M. Louis Vian n'a peut-être pas rencontré juste en cherchant à découvrir l'origine et la destination de ce poème, qui n'est qu'un fragment, et dans lequel l'allusion évidente à M. de Melun (Adonis tué à la chasse par une bête fauve) ne figure que d'une manière épisodique. M. Louis Vian a raconté dans son livre, avec beaucoup de charme et de délicatesse, comment Montesquieu avait été l'adorateur et peut-être l'amant favorisé de Mlle de Clermont (Marie-Anne de Bourbon), petite-fille du grand Condé et d'une fille de la marquise de Montespan. Cette liaison ou cette relation fut certainement bien postérieure à la mort du duc de Melun, blessé mortellement par un cerf dans les bois de Chantilly, où le roi chassait avec le duc de Bourbon, non pas en 1724,*

comme le dit M. Louis Vian, mais au mois de juillet 1722, comme le raconte Voltaire dans une lettre écrite de Forges à la présidente de Bernières, lettre qui commence ainsi : « La mort malheureuse de M. le duc de Melun vient de changer nos résolutions. » Ce n'est donc pas le comte de Melun qui fut victime d'un accident de chasse, mais son père, le duc de Melun. Voltaire dit, dans sa lettre : « Dès qu'il fut mort, le roi partit pour Versailles et donna au comte de Melun le régiment du défunt. Il est plus regretté qu'il n'était aimé. C'était un homme qui avait peu d'agréments, mais beaucoup de vertu, et qu'on était forcé d'estimer. » Il est donc bien évident que l'amant déclaré et reconnu de Mlle de Clermont n'était pas ce duc de Melun, « qui avait beaucoup de vertu », mais bien son fils, le comte de Melun, qui avait peut-être moins de vertu et plus d'agréments, et qui certainement vivait encore à l'époque où Montesquieu composa le VOYAGE A PAPHOS.

« *Ce* VOYAGE A PAPHOS, *dit M. Louis*

Vian, célèbre le cynisme de l'amour et du vin, et raille l'hypocrisie du plaisir, représentée par Diane courant après Endymion dans les bois. La principale scène montre Vénus avec Adonis, et Bacchus avec Ariane, à table, unissant la volupté à l'ivresse. Montesquieu paraît s'appliquer surtout à faire voir que les dieux viennent quelquefois sur la terre goûter les plaisirs des mortels, et qu'Adonis, tué à la chasse par une bête fauve, comme M. de Melun, a été changé, à la demande de sa maîtresse, en une fleur, qui reprend sa première forme à Paphos : telle l'image d'une personne se ravive quand on y pense de tout cœur.

« *Ce poème, d'une exécution supérieure au* TEMPLE DE GNIDE, *parut dans le* MERCURE DE FRANCE *de décembre* 1727, *et dut concilier à l'auteur les amis puissants dont disposait* Mlle *de Clermont.* »

Il est incontestable que le TEMPLE DE GNIDE *a été composé, en* 1724, *pour* Mlle *de Clermont; mais, en lisant avec soin ce poème tel*

qu'il a été publié en 1725, on s'aperçoit qu'il n'est pas complet et que nous n'en possédons que des fragments ou plutôt un simple extrait, découpé aussi adroitement que possible dans un ouvrage beaucoup plus considérable, où l'on a voulu faire systématiquement des suppressions plus ou moins importantes. Ainsi, le second chant ne renferme que trois pages, et les chants suivants, à l'exception du VIIe, *sont bien plus courts que le premier, qui a peut-être seul les proportions qu'il devait avoir. Ces suppressions dans le texte ont d'ailleurs dérangé l'économie du poème original à ce point qu'elles jettent de l'obscurité sur différentes parties du récit où l'amant de Thémire raconte ce qu'il a vu à Gnide. Cet amant, qui ne se nomme pas, et qui n'est autre que Montesquieu lui-même, entre ainsi en scène, à la fin du* Ier *chant : « J'ai vu tout ce que je décris. J'ai été à Gnide, j'y ai vu Thémire, et je l'ai aimée ; je l'ai vue encore, et je l'ai aimée davantage. Je resterai toute ma vie à Gnide avec elle, et je serai le plus heureux*

des mortels. » Il suffit d'examiner la première édition du TEMPLE DE GNIDE *pour se convaincre que nous n'avons pas le poème tout entier ; dans cette édition, il n'y a pas d'autres chants indiqués que le* VIe *et le* VIIe, *et la fin de ce dernier chant n'annonce pas que ce soit la conclusion de l'ouvrage. On peut donc supposer qu'il y avait encore un* VIIIe *chant, qui n'a pas été fait ou qui a été supprimé. Quant aux lacunes qui se trouvent dans les cinq premiers chants, on les devine, on les constate, sans pouvoir en marquer la place ni en apprécier l'importance.*

Le VOYAGE A PAPHOS *n'est aussi qu'un fragment, comme le* TEMPLE DE GNIDE, *et dans ce nouveau poème, ainsi que dans le précédent, c'est un personnage inconnu, c'est encore Montesquieu lui-même, qui raconte son voyage à Paphos, comme il avait décrit son séjour à Gnide. C'est à Mélite qu'il dédie la relation de ce voyage, et il n'y parle plus de Thémire, qui avait été sa bien-aimée dans le* TEMPLE DE

GNIDE. *Je reconnais de telles analogies entre les deux ouvrages que je suis tenté de croire qu'ils ont été faits simultanément et tiennent l'un à l'autre par des rapports intimes, qu'il serait assez difficile de bien établir. Le* TEMPLE DE GNIDE *et le* VOYAGE A PAPHOS *sont deux admirables pastiches des érotiques grecs, au milieu desquels la galanterie raffinée du XVIII*e *siècle s'est permis de charmants anachronismes. Les deux poèmes tendent au même objet, à la déification de l'amour. Il n'y a qu'un amant qui ait pu se complaire à célébrer ainsi le culte de Vénus, dans le goût d'Anacréon et de Longus, en se proposant pour modèle le style de Fénelon dans les* AVENTURES DE TÉLÉMAQUE.

Il est certain, au reste, que Montesquieu fut absolument étranger à la publication du VOYAGE A PAPHOS *dans le* MERCURE DE FRANCE, *comme il l'avait été à celle du* TEMPLE DE GNIDE *dans la* BIBLIOTHÈQUE FRANÇOISE. *A la fin de l'année* 1727, *lorsque le* MERCURE DE

France *inséra, dans son numéro de décembre, le* Voyage a Paphos, *Montesquieu se portait candidat à l'Académie française, et ses concurrents soulevaient contre lui toutes les machines pouvant empêcher son élection. Montesquieu avait eu grand'peine à faire revenir le cardinal de Fleury de l'opinion défavorable qu'on lui avait donnée sur l'auteur des* Lettres Persanes, *et il employa sans doute le crédit de ses amis les plus puissants, peut-être celui de Mlle de Clermont, pour obtenir que le vieux cardinal écrivît à l'Académie une lettre où il se déclarait satisfait de l'amende honorable de Montesquieu désavouant un ouvrage « qui pouvait porter quelque préjudice à sa réputation ». On comprend que, dans ces circonstances, un ennemi, un rival, avait intérêt à mettre au jour un ouvrage aussi compromettant que le* Voyage a Paphos. *Le manuscrit en avait été volé soit dans le cabinet de Montesquieu, soit dans la bibliothèque de Mlle de Clermont ; il fut remis aux deux éditeurs du* Mercure de France, *La*

Roque et Fuzelier, qui n'en connaissaient pas l'auteur, et qui le publièrent le plus innocemment du monde. Le scandale qu'on attendait, et qu'on voulait exploiter, n'eut pas lieu ou ne produisit pas l'effet qu'on en avait espéré : Montesquieu fut élu académicien le 6 janvier 1728, et l'on ne parla plus du VOYAGE A PAPHOS, *si toutefois l'on en avait parlé dans les salons.*

Peu de mois après sa réception, Montesquieu, qui n'avait paru que trois fois à l'Académie, partit pour un long voyage d'exploration politique et philosophique en Europe, pendant lequel ses envieux eurent tout le loisir de se demander s'il ne trouverait pas le temps d'achever son VOYAGE A PAPHOS.

P. L. JACOB, bibliophile.

LE

VOYAGE A PAPHOS

AVERTISSEMENT

Le petit ouvrage qu'on donne ici nous est tombé par hazard entre les mains. Le titre, la première page et la fin sont déchirez du manuscrit. Ainsi, nous ne sçavons pas ce qui peut en manquer pour avoir l'ouvrage complet. On peut juger, par l'imagination de l'auteur, que la fiction doit avoir été poussée plus loin. On espere que l'approbation du public l'engagera à nous en donner la suite et le veritable titre. En attendant, nous le donnons sous le titre que voici :

Le Voyage a Paphos.

VOYAGE A PAPHOS

APRÈS une douce navigation, que les Zephirs rendent plus prompte par l'empressement qu'ils ont d'aller voltiger autour de Venus, j'arrivai à Paphos au moment que l'Aurore commençoit à s'y montrer. Elle me parut si riante que, sans voir Céphale, je jugeai aisément qu'il étoit à ses côtez.

Je n'essayerai point, Mélite, de vous décrire les beautez du palais de Venus; vous le connoissez par l'idée que vous en a

donné le pinceau de l'Albane : il est si fidele qu'on distingue difficilement si les Graces l'ont bâti sur ses desseins ou s'il a travaillé d'après les Graces.

L'imagination la plus vive et le goût le plus galant n'approcheront jamais de l'agréable assemblage qui compose ses jardins.

Le dieu qui les protege y fixa son séjour, et tout s'y ressent de sa favorable influence.

L'art n'y paroît que pour faire goûter avec plus d'admiration les beautez de la nature, ou, pour mieux dire, on n'y reconnoît point d'art. Paphos, enfin, plaît aux Amours, et Venus ne l'a jamais quitté sans regret que pour aller à la conquête d'Adonis.

Rempli de votre idée, que ne sentis-je pas à Paphos? Tâchez de le comprendre, Mélite, car je ne l'exprimerois jamais.

J'errai quelques momens de bosquets en bosquets, et j'écoutois avec attention les

sons touchans de Philomele, qui me paroissoient plus tendres en se mêlant au murmure des fontaines de cette isle, quand j'apperçus une nymphe qui venoit à moi.

« Je ne doute pas, heureux amant, dit-elle en m'abordant, que vous ne soyez bien reçû dans cette cour.

— Je suis Diphile, ai-je répondu ; j'aime Mélite.

— L'amant de Mélite, repart la nymphe, doit être le modele des amours. Nous entendons sans cesse parler des charmes de Mélite à la cour de Venus, et vous venez sans doute rendre graces à la déesse de ses bienfaits ; mais on n'entre point encore dans son palais. Je vous y conduirai quand il en sera tems, et je veux, en attendant son reveil, vous entretenir sous cet ombrage. »

Je voulus remercier la nymphe d'un accueil si gracieux.

« Vous m'avez moins d'obligation que vous ne pensez, répondit-elle ; le plus grand

plaisir que je puisse avoir à Paphos, c'est d'entretenir les mortels. Les nymphes, mes compagnes, se chargent de ce soin à Cithere; mais, à Paphos, c'est le seul soin de Zelide.

« Venus permet à ses nymphes de choisir leurs amans à Gnide, à Amathonte et à Cithere. Quand le séjour de la déesse est à Amathonte, les amantes des autres isles languissent dans les peines de l'absence; vous me trouvez seule ici dans la rêverie : j'aime à Cithere.

— Eh quoi! dis-je à Zelide, la reine des plaisirs permet que dans sa cour même on connoisse des peines en aimant?

— Ne vous en étonnez pas, Diphile; ce sont ces peines qui font le bonheur des cœurs amoureux.

« Venus, attentive à tout ce qui peut augmenter les délices de son empire, ordonne quelquefois à ses nymphes de passer un jour sans parler à leurs amans; il nous est même deffendu de les voir à de certaines heures.

Ces deffenses ne sont pas faites pour nous priver de leur presence, mais pour ajoûter au plaisir de les voir le plaisir de les voir en secret.

« L'absence, que les vulgaires amans comptent pour une peine, augmente les douceurs qu'on goûte en aimant; Venus même se soumet à ses loix, et la mere des Amours connoît ce qui doit rendre un cœur heureux. Elle établit sa cour dans plusieurs isles, et ce n'est qu'à Paphos qu'elle joüit du plaisir de voir Adonis.

— Adonis! m'écriai-je, et les dieux ne l'ont-ils pas changé en fleur?

— Votre étonnement ne me surprend point, dit Zelide; peu de mortels connoissent le bonheur d'Adonis. Son courage l'ayant emporté sur les prieres que lui fit Venus de ne point chasser les bêtes feroces, un sanglier l'immola à la colere de Diane, et Venus, en versant du nectar sur son sang, obtint des dieux qu'il seroit changé en fleur.

« Dès que la déesse fut exaucée, elle traversa les airs pour se transporter dans l'empire de Flore. « Reine des fleurs, lui dit-« elle, dont l'empire est aussi brillant que « celui des Amours, vous vous plaignez tous « les jours de la legereté de Zephire ; vous « ne vous en plaindrez plus : je viens vous « offrir de le rendre aussi constant que les « colombes que vous voyez attelées à mon « char. »

« A des offres si engageantes, Flore connut que la déesse attendoit quelque secours de sa puissance : car les dieux, ainsi que les mortels, ne flatent que pour obtenir ce qu'ils desirent.

« Qu'exigez-vous de moi pour recon-« noître une faveur si sensible? répond Flore « à Venus. Il est vrai que Zephire m'in-« quiete et m'allarme sans cesse, et qu'en « m'assurant son cœur vous assurez ma « tranquilité.

« — Votre bonheur dépend de vous, reprit

« Venus. Le plus charmant des mortels,
« Adonis, vient de perdre le jour; mais, si
« Flore me seconde, la Parque n'aura tran-
« ché le fil d'une si belle vie que pour ren-
« dre son sort plus glorieux. Il est sous
« votre empire : transportez-le à Paphos,
« aimable déesse; faites que cette fleur y
« conserve toûjours sa fraîcheur et sa beauté.
« De sa durée dépend la constance de Ze-
« phire.

« — La constance de Zephire! s'écria Flore
« avec transport; allez, déesse, Adonis est
« immortel. »

« Dès ce jour, Zephire n'a point quitté Flore; Flore, intéressée à la fleur d'Adonis, ne quitte point Paphos, et le bonheur de ces amans rend ce sejour plus digne des Amours.

« Venus, en obtenant qu'Adonis seroit changé en fleur, ne bornoit pas ses vœux au seul changement. C'est ainsi que pour réussir dans ce qu'on projette il faut aller par degrez au bonheur qu'on attend.

« Assurée du secours de Flore, elle fit cette priere au maître des dieux :

« Puissant dieu de l'univers, si, pour punir « l'audace d'un mortel, vous donnates autre- « fois à Diane le pouvoir de changer Actéon, « refuserez-vous, pour faire le bonheur de « Venus, de changer une fleur? C'est à ma « priere que vous avez animé l'ouvrage de « Pigmalion : l'amour d'une déesse vous « toucheroit-il moins que l'amour d'un mor- « tel? Non, non ; vous allez animer la fleur « d'Adonis : il a plû à Venus, il merite votre « secours. »

« Jupiter doit trop de plaisirs à l'empire des Amours pour ne pas contribuer au bonheur de la déesse. Elle vole à Paphos, maîtresse de rendre à la fleur qui lui est si chere la figure et les charmes d'Adonis ; mais elle ne le peut que dans cette isle, et les plaisirs seroient moins dignes de Venus si elle pouvoit faire ce changement dans tous les lieux soumis à sa puissance. Qui peut se plaindre

de l'absence si Venus s'éloigne d'Adonis ?

« Il est vrai, ajouta Zelide, que dans l'absence et les autres peines attachées à l'amour, il faut connoître les douceurs qu'on peut en retirer. Je n'en néglige aucune : à Gnide ou à Paphos, je ne pense qu'aux plaisirs de Cithere. Je me rappelle les momens que j'ai passez avec Licas... Ce soupir vous apprend que c'est Licas que j'aime. Absent, son idée est sans cesse presente à mon esprit ; je repete en moi-même tout ce que je lui ai dit en partant ; je le suis dans les bois, où j'aime à le trouver ; je le vois, nonchalamment couché, s'entretenir dans une douce rêverie ; il m'aime, il pense à moi, il me parle peut-être. Quelques jours avant de rejoindre Licas, je préviens tout ce qu'il va me dire. Je juge du plaisir qu'il aura de me revoir par la tendresse de ses adieux ; je le vois qui court au devant de moi ; ses transports comblent ma joye ; je vole dans ses bras... Que de caresses !...

— Ah ! nymphe, que vous augmentez l'impatience que j'ai de revoir Mélite !

— Elle connoîtra dans vos embrassemens, reprit-elle, que l'absence, en les faisant souhaiter plus long-temps, leur donne un nouveau prix.

— Mais ne vois-je pas le palais de Venus?

— Non : c'est la demeure des Graces. Ce portique de feuillages qu'on apperçoit d'ici conduit à un vestibule où s'assemblent les Genies qui sont destinez à inspirer la galanterie aux mortels. Chaque Grace les instruit, selon le département qui lui est confié. La premiere leur enseigne à parler le langage des Graces : c'est elle qui deffend ces froides exagerations qui, loin d'honorer une maîtresse, deshonorent le fade passionné qui les met sans cesse en usage ; c'est elle qui leur dicte une déclaration dans laquelle on reconnoît plus d'embarras que de raisonnement ; c'est elle qui travaille à bannir des societez galantes les mauvaises plaisanteries et tout ce qui n'est pas du choix des Graces.

« Sa cadette a l'inspection des parures. Elle ne donne point de regles pour les ajustemens; elle veut seulement qu'il y regne plus de goût que de magnificence. Elle passe à ce beau sexe quelque caprice sans affectation, en faveur de la mode; mais elle condamne dans les hommes galans tout ce qui peut approcher d'un arrangement étudié.

« La troisième Grace est chargée de maintenir ou de faire naître ce qu'on appelle « belles manieres », et, comme chaque nation a ses coutumes en galanterie, Carite donne aux Genies differentes leçons, selon les pays où ils sont destinez. »

J'entrai avec Zelide au moment qu'on instruisoit les Genies de la galanterie françoise. Un Genie affecte les mauvais airs de nos petits maîtres, et Carite en fait remarquer le ridicule aux autres. Il contrefaisoit, ce jour-là, un jeune seigneur qui, d'un air panché, aborde une dame en chantant, pour lui dire tout haut qu'il vient, de chez Belize,

profiter de l'absence de son mari, et, un moment après, lui demande à l'oreille quelle heure il est. On lui apprend que la soirée est belle.

Carite s'étendit beaucoup sur les sentimens dont on se picque aujourd'hui, et finit en exhortant ses Genies à ramener la galanterie de l'ancien temps.

Zelide me presenta à Carite. Elle me reçut comme les Graces reçoivent les vrais amans.

« Je sçais combien vous aimez Mélite, me dit-elle ; mais vous croyez n'aimer qu'une mortelle, telle que sont toutes les mortelles aimables. Je vais vous apprendre quelle est Mélite.

« La mere des Graces prit naissance dans l'empire de Neptune. Dès qu'elle y parut, tous les dieux vinrent lui rendre hommage. Les Amours, en naissant autour de la déesse, folatroient avec les plus grandes divinitez. Venus fut bientôt maîtresse du monde entier; tout reconnut sa puissance, et Neptune se glorifioit d'avoir vû naître la souveraine de l'univers.

« L'envie regne même dans les cieux. La déesse de la terre, jalouse de la gloire de Neptune, alla se plaindre au Destin.

« Arbitre des immortels, lui dit-elle, pour-
« quoi faut-il que Neptune l'emporte sur la
« mere des dieux! S'il étoit arresté que Venus
« ne naîtroit pas dans l'Olympe, ce n'étoit pas
« aux dieux des mers à lui donner le jour :
« Cibelle attendoit cet honneur.

« — Consolez-vous, répondit le Destin à la
« déesse; il naîtra dans votre empire une mor-
« telle dont l'Olympe à son tour deviendra ja-
« loux. Sa beauté n'égalera pas celle de Venus;
« mais, sous des traits moins reguliers, on
« verra briller plus de finesse et d'enjouëment.
« Sa vivacité l'emportera sur la majesté même,
« et, sans être divine, elle recevra les hom-
« mages des mortels. »

« Trop heureux Diphile, reconnoissez Mélite, et ne vous étonnez pas si nous la suivons sans cesse. Venus joint à la beauté les charmes que lui donnent les Graces, et nous joignons

à nos charmes les agrémens que nous donne Mélite; mais elle ignore elle-même tous les avantages qu'elle a reçus des dieux. Foible mortelle, la vanité les diminueroit peut-être. Que de belles seroient aimables si elles sçavoient ignorer que la beauté sert à se faire aimer!

— Non, non! m'écriai-je; j'apprendrai à Mélite ce qu'elle ignore. D'abord elle ne me croira pas; je lui jurerai sur le nom d'Amour que c'est de Carite que je le sçais. Elle n'en doutera plus, mais elle sera toujours si modeste que, si je pouvois oublier que c'est Mélite, je douterois moi-même qu'elle ait foi à mon serment. »

Carite nous quitta pour aller joindre ses sœurs de Venus, et Zelide me conduisit dans les differens appartemens du pavillon.

Qui pourroit en décrire les beautés? Non, Mélite, je ne l'entreprendrai point : votre imagination suffit; elle ne vous laissera rien échaper de ce que l'art peut avoir inventé

pour faire une demeure digne des Graces.

Nous nous arrêtâmes quelques momens dans le salon des livres. J'étois curieux de connoître ceux qui ont la gloire d'amuser Paphos.

Je ne vis que des titres galans. Ils sont rangez sur différens gradins, selon la valeur que les Graces leur donnent. Ovide et Tibule sont placez sur le même rang qu'Anacreon et Sapho; mais, entre les vers du siecle d'Ovide et ceux de notre temps, les Graces judicieuses ont laissé l'espace de bien des livres.

Je mis d'abord la main sur un volume de poësies, où je reconnus quelques pieces d'un petit nombre d'auteurs qui se sont plus attachez aux sentimens qu'à l'esprit.

Je trouvai sur le même gradin différentes historiettes. On ne lit à Paphos que celles que le beau sexe a bien voulu écrire; les autres n'y sont pas connues.

Un recueïl de chansons, avec deffense (à

la marge) d'en chanter certaines qui sont composées sur des airs d'un mouvement si rapide qu'on ne peut les rendre sans convulsion.

Extraits de plusieurs de nos romans : les volumes sont petits ; on en a retranché les histoires magiques et les conversations ennuieuses.

Je fus étonné d'y rencontrer certain ouvrage qui devroit être inconnu à Paphos : j'appris qu'on s'étoit contenté de l'intention que leurs auteurs ont eue d'être galans, mais que les Graces, qui n'y ont rien mis du leur, ne les lisoient pas.

Zelide me demanda si je frequentois les rives du Permesse.

« Oui, nymphe, j'y chante quelquefois ma tendresse et mon bonheur. Si l'amour pouvoit inspirer comme Phœbus, j'aurois l'avantage sur Ovide même : il n'aimoit que Corine, et j'aime Mélite! »

Je voulus m'informer quels étoient les

livres de differentes langues qui suivoient; mais Zelide m'avertit qu'il étoit temps de se rendré auprès de la déesse.

En traversant un bois qui conduit à son palais, j'entendis une voix, entrecoupée par de tendres soupirs, qui sortoit de dessous un épais feüillage :

« Oui, Doris, je le promets, et tu verras... Mais quels discours!... tu verras! Ah! pardonnez, Doris! le respect doit l'interdire.

— Non, non, répond Doris, cet égarement plaît à l'amour, et je vous dis, à mon tour, Hillas... je te le pardonne. »

« Éloignons-nous : ces amans ne demandent point de témoins, dit Zelide. Vous êtes peut-être étonné de la délicatesse d'Hillas : il craint d'offenser Doris par la plus legere familiarité. Les mortelles s'en offensent difficilement; mais qu'elles sont condamnables d'en trop permettre! »

Enfin, je vis Venus. Je l'avouë, Mélite, sa beauté a quelque chose au dessus de la

vôtre ; mais elle ne doit qu'à la divinité le peu d'avantage qu'elle a sur vous.

Elle reçut mes hommages avec un souris qui ne me permit pas de douter de mon bonheur, et je sentis que sa presence augmentoit mon ardeur pour son culte.

Un disciple d'Apollon, amoureux à Paphos, se presenta à la déesse, et recita un poëme qu'il avoit composé, disoit-il, pour celebrer dignement les plaisirs de l'amour. Il employa avec un air de contentement tout ce que le Parnasse sçait mettre en usage pour faire valoir ses productions. Venus, sans être touchée de l'amphase du disciple, lui répondit d'un ton qui ne le flatoit pas : « Les Muses seront peut-être contentes de votre ouvrage ; mais je connois des plaisirs qu'Apollon même n'exprimera jamais. »

Les nymphes se retirerent pour laisser la déesse avec Ariane et Bacchus, qui parurent à l'instant. Adonis entra quelque temps après. Pour l'Amour, on le voit rarement à la

cour de Venus; il s'occupe ailleurs à l'augmenter, et, dans ses momens de loisir, il va juger avec Psiché de la douceur des plaisirs qu'il donne à l'univers.

Je suivis Zelide, qui me conduisit dans la galerie qu'on appelle le Triomphe des mortels.

« Les portraits que vous voyez, me dit-elle en entrant, sont autant de trophées à la gloire de ceux qu'ils representent.

« Ceux qui remplissent le premier rang sont les amans qui ont fait honneur à la galanterie de leur siecle, et ceux-ci ont merité d'être placez près des autres pour avoir plû à Venus par quelque trait particulier.

« Ce guerrier est un illustre des cantons qui plusieurs fois, dans sa vie, refusa de se trouver à d'amples sacrifices à Bacchus pour sacrifier à l'Amour.

« Près de là, une vieille coquette qui n'a jamais ressenti la moindre jalousie des charmes de sa fille.

« Suivez : une belle de haut rang qui, même après l'inconstance d'un perfide amant, n'a point eu de nouvelle intrigue.

« Vis-à-vis, une musicienne reservée qui a sçû convertir un disciple d'Épicure qui depuis long-temps s'étoit declaré contre les femmes.

« Ne vous étonnez pas si, parmi les portraits des rares amans, vous voyez si peu de draperies françoises. La nation fournit plus de perfides que d'amans, et vous conviendrez que vos heroïnes ne travaillent pas à rétablir la bonne foi dans le commerce amoureux.

— Eh ! pourquoi Venus ne chasse-t-elle pas de son empire les amans qui ne craignent pas de le déshonorer ?

— Détrompez-vous, Diphile : ces amans ne sont point soumis à la déesse ; elle n'accepte que les cœurs que son fils a blessez. Il connoit l'effet de ses coups : pour en mieux juger, il a voulu les sentir, et l'Amour ne donne à Venus que des cœurs pareils au cœur de l'Amour même.

— Mais ses traits peuvent seuls rendre un cœur sensible. Désavouë-t'il ceux qu'il a blessez ?

— Il est vrai que les traits de l'Amour peuvent seuls rendre un cœur sensible, répondit Zelide ; mais, pour le rendre heureux, il faut que le trait parte de ses mains, et je vais vous apprendre qu'il ne les lance pas tous.

« Peu de temps après la naissance de Venus, une troupe d'Amours s'écarta dans les bois du Cynte. Diane n'avoit pas encore ouvertement déclaré la guerre à la déesse des plaisirs, et la déesse, qui ne sçavoit pas alors se méfier des prudes, ne recommandoit point aux Amours de fuir les forêts consacrées à Diane.

« La troupe d'Amours, dans les bras de Morphée, se délassoit de l'exercice d'une longue journée où, à l'envi l'un de l'autre, ils avoient essayé sur les oiseaux des traits destinez à être lancez dans les cœurs des

humains. Leurs carquois, pêle-mêle, étoient couchez près d'eux, et les arcs sans force étoient détendus.

« Les oiseaux amoureux, sur les tons les plus tendres, celebroient leurs plaisirs.

« Diane, attirée par un concert si charmant, fit taire ses cors et courut sous l'ombrage où le Sommeil se plaisoit à délasser des Amours.

« Que vois-je? dit-elle à ses nymphes; « quelle occasion d'outrager la déesse de « Paphos! Diminuons sa puissance, désar- « mons les Amours endormis. »

« Chaque nymphe s'empresse à plaire à sa déesse, et, vuidant son carquois, le remplit bien-tôt des traits de l'Amour. S'il en est quelqu'une qui sente de la répugnance à se déclarer contre Venus, c'est celle qui pour la cacher en montre plus d'envie. Diane sonne sa victoire; les Amours se reveillent. Honteux de leur défaite, ils pleurent et volent à Cithere.

« Les silvains d'alentour apprirent bientôt que Diane avoit changé ses traits.

« Saisissons-les à notre tour, dirent-ils « entre eux ; les nymphes affectent une ri- « gueur dont nous triompherons avec les « traits de l'Amour. Tâchons de les surpren- « dre... Leurs armes pendent toûjours aux « arbres qui entourent la fontaine de Diane : « qu'Amour et Mercure nous favorisent « quand elles entreront dans le bain, leurs « carquois sont à nous! »

« Les faunes, sans craindre le sort d'Actéon, ne tarderent pas à tenter la capture. Ils approchent de la fontaine ; les nymphes crient, mais les carquois sont enlevez. La vanité, l'avarice et tous les vices, tour-à-tour, se rendirent maîtres de ces armes dès que les Amours en furent désaisis. Ce sont ces traits égarez qui blessent la plûpart des cœurs que vous croyez soumis à Venus. Abandonnez, Diphile, cette sacrilege erreur. Quand on est ainsi blessé, on n'a de l'amour

que ce qu'il en faut pour croire qu'on aime.

— Que je plains des cœurs sensibles sans l'aveu de l'Amour ! m'écriai-je ; que d'encens je dois à ses autels, puisque je ne sçaurois douter que mon cœur ne lui doive tous ses feux !

« Dès que je sçus me connoître, il m'inspira que j'étois destiné à vivre sous ses loix. Je cherchois tous les jours à me rendre ; j'attaquois pour me laisser vaincre ; je jurois que j'aimois, mais l'inconstance venoit bientôt m'apprendre que je faisois des faux sermens.

« Sont-ce là les plaisirs de l'amour ? disois-« je sans cesse. J'aime, au moins je crois « aimer, et je ne connois point les douceurs « qu'il promet aux amans. Non, non, ses « promesses sont vaines, et je veux abjurer « son culte. »

« Enfin, las de changer et de tromper des volages, je cours au temple de l'Amour.

« Insensé ! je demandai à sortir de son empire, et je ne l'avois jamais connû !

« Fils de Venus, tu cachois ton dessein !

« J'exauce ta priere, me dit-il ; mais il faut « qu'à ta place un autre cœur me soit « soumis. Choisis, et que j'aprenne par qui « tu veux estre remplacé. Donne-moi, s'il se « peut, de ces cœurs qui n'ont jamais aimé, « qui craignent même de me connoître : c'est « dans ces cœurs que je me plais à triom- « pher.

« — Triomphez de Mélite, Amour ! Son « cœur doit faire honneur à votre empire, et « sa beauté à celui de Venus.

« — Suis-moi, répond le dieu de Ci- « there ; tu vas être témoin de ma victoire... « Ah ! dit-il en abordant Mélite, si l'A- « mour pouvoit être inconstant, je blesserois « ce cœur en faveur de l'Amour même ; « mais... »

« Le trait part à l'instant, et Mélite, enflammée, ne se reconnoit plus.

« Voilà comme je blesse les cœurs que je « veux rendre heureux ! ajoûte l'Amour en

« arrachant le trait du sein de Mélite et le « plongeant dans le mien. Un sourire va « t'apprendre, Diphile, qui tu dois aimer, « et, s'il est des douceurs dans mon empire, « je devrois te punir d'en avoir douté; mais « j'oublie ton offense, et, pour te récom- « penser d'avoir souhaité d'aimer tant d'ob- « jets divers, je te donne pour Mélite une « constance éternelle. »

Mais, Mélite, pourquoi vous retracer une victoire qu'Amour ne pouvoit remporter sans vous?

« Votre sort est charmant, dit Zelide; je ne vois que Licas et sa nymphe qui puissent être blessés plus heureusement que vous. Je vous apprendrai, à mon tour, comment l'amour s'est rendu maître de nos cœurs; mais le concert que j'entens annonce que Venus et Bacchus vont recevoir à leur table Ariane et Adonis.

« Les dieux viennent avec empressement sur la terre pour goûter les plaisirs des

mortels; le changement les rend plus vifs que les plaisirs de l'Olimpe même.

« Bacchus abandonne les cieux pour joüir avec Ariane des faveurs de l'Amour, et Venus quitte le nectar pour célebrer avec Adonis les dons de Bacchus. »

Je vis ces mortels heureux assis à la table de la déesse. Quel repas! Le dieu du vin, pour faire sa cour à Venus, ne fut jamais si tendre; et Venus, pour honorer le dieu du vin, ne montra jamais plus d'enjoüement.

Les nymphes formoient, avec les bacchantes, un concert qu'Appollon auroit pû désavoüer; mais Bacchus préfere dans ses chants un désordre enjoüé à la contrainte de l'exacte harmonie.

Un silvain de l'isle de Naxe s'efforçoit, par des sons langoureux, de célébrer les charmes de la tendresse. Venus elle-même le désaprouva : elle prétend qu'où préside Bacchus la gayeté l'emporte sur tout; mais Bacchus, amoureux, ordonne à sa suite de celebrer,

avec sa gloire, la gloire de l'Amour, et se mit lui-même à chanter :

Si de l'Amour vos chants ne célebrent les traits,
Vos chants sont imparfaits,
Et Bacchus les condamne.
Buveurs, ne me chantés jamais
Sans chanter Ariane.

Les nymphes se joignirent au concert des silvains pour chanter Bacchus, tandis qu'ils chantoient l'Amour. Le concert devint plus brillant, et, ses accords rappellant au vin, le vin conduisoit bientôt aux transports les plus vifs. Dès que la suite ne douta plus du triomphe de Bacchus, elle se retira pour laisser triompher Venus.

Zelide m'offrit un repas où les mortels sont admis à Paphos. Nous nous entretinmes long-tems de Bacchus et de sa cour.

« Je l'avoue, dis-je à la nymphe, je m'étois fait une image de ce dieu qui deshonnoroit la divinité.

— Je sçais, répondit-elle, ce que pensent les mortels sur le culte du dieu du vin. Chaque dieu a ses autels, et chaque autel a ses faux prêtres. La politique, l'ignorance et la corruption en forment tous les jours. Peut-être ne connoîtroit-on point de vices sans le pernicieux exemple de ceux que les dieux choisissent pour les bannir.

« Les prêtres de Bacchus font naître les erreurs qui deshonoroient son empire. Ils le dépeignent privé de raison et soutenant à peine le poids de son thirse. Les bacchantes, selon eux, montrent dans leurs transports, plus de fureur que de gayeté. Silene, à demi mort, barboüillé de lie, n'inspire-t-il pas plus d'horreur que de veneration pour le dieu que Silene a formé ?

« Non, non, Diphile, ce n'est point là Bacchus, ce n'est point là sa cour. Bacchus conserve toujours les mêmes graces qui toucherent Ariane. Aussi tendre que brillant, c'est un dieu à suivre et non à craindre :

toujours agréable à Venus, il ne connoit d'ivresse que l'ivresse d'Amour.

« Les bacchantes enjoüées raniment les jeux et les ris; mais elles ne leur ôtent jamais leurs charmes.

« Silene est un vieillard dont Bacchus reçut des soins; il éleva son enfance, et ce dieu reconnoissant accorde à sa vieillesse toute la vivacité qu'il est capable d'inspirer. Eh! peut-on refuser la plus grande veneration à un dieu qui met sa gloire à paroître toujours d'intelligence avec l'Amour?

« Un buveur du mont Citheron, qui ne connoissoit de culte que celui qu'on rend au dieu du vin, parloit un jour des feux de l'Amour comme les faux amans parlent des plaisirs de Bacchus : car ils croyent honorer le fils de Venus en méprisant le dieu du vin.

« C'est ainsi, disoit-il en tenant sa coupe « pleine, c'est ainsi que je brave les traits « de Cithere. »

« Amour voltigeoit entre Cephise et son cœur.

« Tu crois me vaincre, Amour? disoit le « buveur; apprens à respecter un dieu plus « fort que toi. Cette coupe avalée va décider « de ta honte et de sa gloire. »

« Il but, mais un regard de Cephise prouva bientôt au buveur que Bacchus aide souvent au triomphe de l'Amour.

« Eh! qui mieux que moi, ajoûta Zelide, qui mieux que moi doit connoître le pouvoir et l'intelligence de ces dieux charmans? Ils partagent mes vœux, et je mets mon bonheur à partager les plaisirs qu'on goûte sous leur empire. C'est de Bacchus que j'appris à aimer, et c'est de l'Amour... »

On vint avertir Zelide que Mercure descendoit et que les nymphes alloient le recevoir.

Mercure tient le registre des ombres qui se présentent pour passer les sombres bords. Messager des dieux, il vient, de la part de

Minos et de Radamante, demander à Venus quelles peines on donnera à certaines ombres dont la déesse s'est reservé le jugement.

« Eh bien ! Mercure, lui dit-elle, avons-nous beaucoup d'amans constans à récompenser ?

— Ils sont trop rares aujourd'hui pour en voir souvent sur les sombres bords, répond Mercure. Il se présente, au contraire, un seigneur françois qui a toûjours traité les amans constans d'amans bourgeois.

— Ah ! je corrigerai cet abus, reprit Venus. Les bourgeoises de ce païs-là ont tant de disposition à imiter les grands airs que, si de semblables discours restoient impunis, on ne verroit plus en France d'amans constans. Qu'on assiège ce mauvais plaisant de douze ombres provinciales que je vais rendre amoureuses de lui !

— A ces provinciales, dit Mercure, joignez encore une vieille coquette qui a poussé les beaux sentimens jusqu'au quatorzième lustre.

— Non, je la veux punir. Se piquer si long-tems de galanterie, c'est deshonorer mon empire. Quand les jeux et les ris se retirent, on doit quitter les Amours. Que toutes les ombres galantes se contraignent pour lui faire des offres et la tromper !

— Si vous punissez pour avoir voulu plaire long-tems, reprit Mercure, quelle peine allez-vous donner à l'ombre d'une beauté nonchalante qui a passé ses jours à ajuster des charmes dont elle ne fit jamais d'usage ?

— C'est mal reconnoître mes faveurs. Quand je donne des charmes, je les destine à ma gloire. Ce qui a fait les délices de cette ombre va faire sa peine. Qu'on lui présente sans cesse son miroir pour le retirer au moment qu'elle en approchera : son supplice surpassera celui de Tentale... Eh quoi ! ajoûta la déesse en prenant la liste des mains de Mercure, je verrai toujours des envieuses qui n'ont d'autres plaisirs que celui de médire sur le chapitre de l'Amour ! Il n'est point en

mon pouvoir de donner de la beauté à toutes les femmes. Les Graces consolent quelquefois celles qui ne me doivent rien; mais, quand on ne doit ni aux Graces ni à moi, on veut s'en venger en parlant mal de celles que je protege. Je prétends qu'on respecte l'ouvrage de Venus, et, pour punir cette envieuse, je la condamne à entendre continuellement parler des charmes des belles ombres sans lui donner le tems de répliquer par le contraire.

— Il faut charger de ce soin, dit Mercure, l'ombre que Caron va passer avec elle : c'est un amant qui s'est vanté d'avoir eu des faveurs qu'on ne lui accorda jamais.

— Voilà le comble de la perfidie ! répond Venus. Je veux bien qu'il serve au supplice de cette envieuse; mais, pour le sien, qu'on lui montre sans cesse le portrait de sa belle entre les mains d'une ombre discrette.

« Mais quel est ce poëte de mauvaise humeur ? poursuivit la déesse.

— C'est un auteur qui s'est épuisé à faire une critique sur *l'Art d'aimer* d'Ovide. Ne reconnoissez-vous pas la jalousie poëtique? ajoûta Mercure. On s'efforce à imiter ceux qui ont sçu plaire. L'imitation ne réüssit pas, l'amour-propre s'en offense. « J'ai de l'esprit, dit-on, et je ne sçaurois approcher du modele que j'ai choisi. Donc, le modele n'est pas bon, et, pour le prouver, j'en vais faire la critique. »

— Ce poëte, reprit la déesse, merite les supplices les plus cruels pour s'être déclaré contre un auteur qui me doit plus qu'aux Muses. Qu'on inspire à son ombre la même façon de penser que les gens de goût, et pour son tourment on lui récitera chaque jour une page de ses vers.

« Quel supplice vais-je donner à ce guerrier des rives de la Seine qui a toujours mis sa gloire à chanter des chansons contre l'Amour? L'enfer n'en connoît point d'assez rudes pour vanger mon fils.

— J'en invente un nouveau, interrompit Mercure; qu'on lui fasse entendre deux fois par jour un concert d'Italie!

— Mais j'oublie, ajouta-t-il, un disciple de Themis qui n'a jamais aimé que la parure.

— Ah! s'écria Venus, c'est un mal qui gagne tous les environs de la France! Il est trop funeste à mon empire : j'en dois arrêter le cours. Eh! quelle belle voudroit aimer si tous les hommes pensoient comme ce fade magistrat? Qu'on le frise tous les quarts-d'heure du jour, et, dès qu'il paroîtra content de son ajustement, on le fera promener au grand vent. Le supplice est cruel, mais l'offense est trop forte. »

Venus se leve, et Mercure porte aux enfers les arrêts de la déesse; mais ce dieu a plusieurs emplois à Paphos, et je le revis bien-tôt sous un air plus riant.

Dès que les Graces revinrent, Venus reprit le maintien de la reine des plaisirs, et les

nymphes eurent ordre de se préparer pour la chasse.

La beauté la plus parfaite, l'entretien le plus aimable, pour ne pas cesser de plaire, ont besoin de secours. La mere des jeux et des ris recherche l'amusement que choisit le mortel qu'elle aime. Je la vis en habit de chasseresse, et je m'apperçus que sous cet habillement Adonis trouvoit Venus au-dessus de Venus même.

Les nymphes animent les chiens; on les entend appeller Melampe, Driope, Silvage; mais on connoît, à leurs voix, qu'elles sont plus propres à parler le langage de Cithere qu'à faire retentir les forêts; elles prennent les armes des chasseurs, et les chasseurs prennent celles des Amours. Le son des cors inspire à Paphos plus de tendresse que d'ardeur pour la chasse; il semble qu'elle ne soit qu'un prétexte pour se perdre dans les bois.

Les feux de Learque s'augmentent en voyant Palmis armée comme Venus et comme

l'Amour. Je l'entends dire, près de sa nymphe qui chantoit au son du cor :

Du dieu qui fait aimer
Vous avez tous les charmes ;
On diroit qu'en vos mains il a remis ses armes.
Vos yeux, comme ses feux, sont faits pour enflammer ;
Vous avez sur les cœurs un empire suprême.
Quand on rit avec vous, on croit que c'est un jeu ;
Mais on ressent bientôt qu'on aime.
Palmis, si vous aimiez un peu,
Vous seriez l'Amour même.

La nymphe écoute et sourit ; ses yeux disent assez à Learque qu'il est aimé, mais elle en differe l'aveu pour le rendre plus sensible.

Diane s'égare souvent dans les bois de Venus ; elle trouve Endimion plus tendre dans l'isle de Paphos que dans celle d'Ortigie, et cette déesse, plus réservée et plus sensible qu'une autre, voudroit sans cesse y voir son berger ; mais on ne l'y vit jamais. Venus, en suivant Adonis, le rencontra un

jour à Paphos. Diane esperoit qu'Endimion ne paroîtroit pas.

« Eh quoi! dit-elle en abordant la déesse d'un air composé, reine des Amours, vous ne dédaignez pas aujourd'hui les amusemens de la déesse des bois?

— Quand Diane est à Paphos, répond Venus, quel dieu s'étonnera d'y voir chasser la mere des Amours? Adonis m'apprend à connoître vos loix, et, pour lui plaire, je fais gloire de les suivre; mais vous, plus misterieuse, vous apprîtes d'un berger à goûter mes plaisirs, et vous affectez de les condamner sans cesse. Adieu, grave déesse. Endimion s'avance: imitez Venus, et je vais imiter Diane; mais souvenez-vous que les précautions qu'on prend pour cacher ses feux ne servent qu'à les faire plus tôt connoître. »

Ceux qui affectent des dehors severes s'offensent aisément et ne pardonnent jamais. Diane se crut outragée, et son hipocrisie, démasquée, ne demandoit rien moins que du

sang. Venus est immortelle, et dès l'instant la mort d'Adonis fut résoluë; mais aujourd'hui la déesse méprise son ennemi : elle poursuivroit, avec ce chasseur, les bêtes les plus féroces sans craindre leurs deffenses. Elle part, et Adonis la suit, et tout se prépare à rapporter de la chasse moins de fatigue que de plaisirs.

« Quelle joye est peinte sur leur visage! me dit Zelide; le seul Antenor reste dans un morne silence et semble mépriser toutes les nymphes; mais elles sçavent qu'il aime à Amathonte : elles ne s'offensent pas de la rêverie qui l'occupe.

« Chez les mortels, sa distraction passeroit peut-être pour fierté, car souvent ceux qu'on en accuse y sont les moins sujets. Ne vous y trompez pas, Diphile, tel ne vous paroît méprisant que parce qu'il ne comprend pas qu'on puisse l'être; il s'abandonne à sa pensée ou à sa nonchalance naturelle, et, s'il croyoit qu'on pût soupçonner quelqu'un de

fierté, il s'appliqueroit à détromper ceux qui l'en soupçonnent.

— Ah! nymphe, que ne pense-t'on ailleurs comme on pense à Paphos! »

Dès que nous eûmes perdu la troupe de vuë, nous continuâmes l'entretien que l'arrivée de Mercure avoit interrompu. La nymphe me fit un discours charmant sur la vraie délicatesse; elle m'enseignoit l'art de conserver les plaisirs qu'on connoît et de faire naître ceux qu'on ne connoît pas, quand nous arrivâmes au pavillon des songes.

« Ah! m'écriai-je, voilà un songe qui ne me quitte point : c'est lui qui rassemble tous les charmes de Mélite. Cette nuit encore... Mais pourquoi aimer ce trompeur? Mon reveil me le fait trouver si cruel!

— J'apperçois, dit Zelide, celui qui me touche le plus; il me represente Licas tendrement couché auprès de moi. Toutes les nymphes l'admirent. « Qu'il est charmant! « disent-elles; il est digne de Venus. Qu'il

« est heureux!... — Oüi, répond Licas, d'ai-
« mer Zelide et d'en être aimé. »

Mais, dans tous ces songes, je n'en vois aucun que la jalousie ait pû former.

« La jalousie! s'écrie Zelide, on ne la connoît point à Paphos; ses songes volent à la suite de l'Hymen, et l'Amour ne la connoît que pour s'en deffendre. On évite ici ces soupçons, ces plaintes, ces justifications dont tant d'amans se font une habitude. Venus ne s'offense pas des reproches de Vulcain; mais ceux de Mars ont décidé pour Adonis.

« L'amour-propre fait souvent naître les sentimens de jalousie qu'on attribuë à l'Amour.

« On ne peut déguiser sa pensée devant les dieux, et j'entendis un jour, dans le temple de Cithere, une bergere qui s'adressoit ainsi à la déesse :

« Je croyois aimer Nicandre, et Elismene,
« qu'il aimoit, excitoit dans mon cœur la plus
« cruelle jalousie. Grande déesse, je viens à
« ces autels te rendre graces de m'avoir guérie.

« J'aime Mirtile, et je sens bien aujourd'hui « qu'Elismene ne me rendoit jalouse que parce « qu'elle triomphoit avec moins de beauté « que moi. »

« Ainsi, l'on croit aimer, et l'on n'est que jaloux.

— On aime aussi quelquefois sans croire aimer, reprit Zelide.

« Une jeune nymphe destinée aux autels de Venus lui disoit un jour, dans ce même temple : « Je n'aime rien ; mais, puisque je ne « puis être prêtresse de la mere d'Amour sans « sentir ses feux, faites, puissante déesse, qu'il « me brûle pour Palmire. » Palmire aimoit la nymphe, mais il n'en avoit pas fait l'aveu. Il étoit au temple ; il entendit sa priere, et, sûr de son bonheur, il courut, tout transporté, déclarer son amour. « Je croyois n'aimer rien, « lui dit la nymphe ; mais ce que je sens à « l'aveu que vous me faites m'apprend, Pal- « mire, que mon cœur est à vous depuis « long-tems. »

Nous arrivâmes, en nous entretenant ainsi, dans un bois de lauriers où Zelide se plaît à venir rêver. Le soleil y donne un jour si tendre qu'on diroit qu'il reconnoît encore Daphné sous l'écorce de cet arbre.

Nous nous assîmes près d'un ruisseau qui se plaît à embellir son gazon pour attirer les nymphes sur les bords, et, dès que Zelide commença à parler, il adoucit son murmure pour écouter ce qu'elle raconta ainsi :

« Vous devez tous vos feux au dieu de Cithere, et je crois, Diphile, qu'il n'enflamma jamais plus heureusement ; mais, entre Licas et moi, nous rassemblons les feux de Bacchus et de l'Amour. Ces dieux, dont je vous ai fait connoître l'aimable intelligence, sont sujets aux foiblesses que peuvent avoir les autres dieux.

« Quand il s'agit de soûtenir ses droits, la plus forte amitié n'est pas exempte de froideur. Un berger des rives de Lignon cueilloit un jour un raisin pour l'offrir à sa ber-

gere. Un buveur, jaloux de la gloire de Bacchus, rencontra le berger qui entrelassoit ce raisin dans des guirlandes de fleurs.

« Si vous cherchez à plaire à l'Amour en « offrant des presens à vos bergeres, dit le « buveur, contentez-vous des dons de Flore « et de Pomone, et laissez aux buveurs les « dons de Bacchus. — Il n'est rien de reservé « pour plaire à l'Amour, répond le berger, « et Bacchus lui-même ne pourroit m'em- « pêcher d'offrir ce present à Lisis. — Té- « méraire ! repartit le buveur, tu ne connois « pas Bacchus, mais tu connoîtras sa ven- « geance. »

« L'Amour protegeoit le berger, et Bacchus se déclara contre lui. Venus, craignant que l'intérêt particulier de ces deux dieux ne nuisît à son empire, ne perdit point de temps pour rétablir leur intelligence; elle leur fit jurer par le Stix d'oublier cette querelle. « Je « veux, leur dit-elle, pour que l'univers ne « doute pas de votre union, que Bacchus

« porte aujourd'hui les armes de mon fils, et « que mon fils regne sur l'empire de Bac- « chus! »

« Ces dieux accepterent les conditions du raccommodement, et, dans cette journée, Bacchus lança autant de traits que l'Amour soumettoit de buveurs.

« Licas, depuis long-temps, soupiroit pour moi, et jusqu'à ce jour je n'avois rien senti pour lui; mais enfin Bacchus, maître des feux de l'Amour, m'enflamma, et dès ce moment j'aimai autant que j'étois aimée. Cependant Licas prétendoit avoir l'avantage, et juroit sans cesse qu'il aimoit plus que moi. « Je « suis blessé des mains de l'Amour, me di- « soit-il; vous ne devez vos feux qu'à Bac- « chus. Avoüez, Zelide, que l'Amour...

« — Non, Licas, l'Amour même, l'Amour « sent moins d'ardeur pour ce qu'il aime que « Zelide en sent pour vous. Quand Bacchus « m'a blessée, il avoit avec son pouvoir tout « le pouvoir de l'Amour; et le dieu qui

« vous blessa n'avoit pas le pouvoir de Bacchus. »

« Ainsi, nous disputions toujours l'avantage d'aimer plus tendrement. Quand Licas demandoit la moindre des faveurs qu'Amour ordonne qu'on accorde, j'exigeois, avant de rien permettre, qu'il avoüât que j'aimois plus que lui. Il se contraignoit quelquefois pour en convenir ; mais souvent j'étois obligée de me contraindre aussi pour refuser ce que j'avois tant d'envie qu'il obtînt.

« Enfin, je resolus, pour ne pas lui ceder l'avantage, d'implorer le secours de l'Amour. Je me presentai à son temple, mais, Diphile, bien differemment de vous : vous allâtes lui demander de vous laisser sortir de son empire, et je demandai d'aimer encore plus que je n'aimois.

« Les mortels sont égaux aux dieux dans le temple de l'Amour, et je n'approchai du sanctuaire qu'après les amans qui s'étoient présentez avant moi.

« J'aime Ersise, disoit un berger, dieu des « cœurs, tu le sçais ; mais je suis trop jeune, « dit-il, pour oser avoüer que je l'aime. « Inspire-lui donc, Amour, que des feux qui « doivent durer toujours ne sçauroient trop « tôt paroître. »

« Fils de Venus, disoit un disciple de « Mars, j'ai toujours traité les amans d'insen- « sés : leur soumission, leur contrainte, et « leurs plaisirs, tout me paroissoit incroyable ; « mais, quand je pense à Phenice, tout me « paroît possible. »

« Amour, disoit un autre, j'implore ton « secours auprès de Bacchus. J'ai fait serment « de passer mes jours dans ses plaisirs et « dans les tiens ; il me reproche aujourd'hui « que près de Temire je ne pense qu'à toi, « et près de lui je ne pense qu'à Temire. »

« Le dieu me vit ; il sçavoit quel dessein m'amenoit à son temple ; il prévint ma priere et me blessa du trait le plus ardent.

« Vien, m'écriai-je à l'instant, vien, Licas, « me disputer à présent la gloire de mieux « aimer ! »

— Licas, me dit l'Amour, aime autant que Zelide. Zelide fut blessée par les mains de Bacchus, et l'Amour vient encore de l'enflammer. Licas fut blessé par l'Amour, mais il sort du temple de Bacchus, et Bacchus a mis dans son cœur des feux qu'il emprunta de moi. Heureux amans, ajoûta le dieu de Cithere, vous aurez l'avantage sur tous les cœurs amoureux; mais Zelide ne sçauroit l'avoir sur Licas, ni Licas sur Zelide.

— Licas enfin sent pour moi tout ce qu'Adonis sent pour Venus; mais j'ai pour lui, je crois, des transports que Venus n'eut jamais pour Adonis.

—Oüi, Nymphe, j'avoüerai que Venus vous cede en tendresse, si vous convenez que vous devez me ceder aussi. »

J'allois disputer, avec Zelide, qui doit aimer

plus tendrement, des cœurs qu'Amour blessa du même trait, ou de ceux que Bacchus et l'Amour ont tous deux enflammés ; mais les cors, que nous entendîmes, annoncerent le retour de la chasse.

Les jeunes nymphes et les Amours préparoient un concert dans le pavillon des Graces. Venus vint l'entendre. Quels accords ! quelle mélodie ! L'harmonie de Paphos n'est point celle qu'on entend chez les mortels : différente de ces sons qu'on admire en demandant s'ils sont agréables, et bien éloignée de cette langueur qu'on rencontre si souvent en voulant chercher ce qui touche. Chaque ton formé à Paphos penetre jusqu'au fond du cœur, et, mêlés ensemble, leur harmonie fait oublier qu'il y ait d'autres plaisirs.

Les nayades attendoient Venus pour la reconduire au palais. Un lit de feuillage, que les Graces ont soin d'orner de concert avec Flore, semble nager sur le canal de Paphos : des cignes en soûtiennent le poids, et les

colombes attellées, en suivant les Zephirs qui caressent les nayades, font voler la déesse sur la surface de l'onde.

Toute sa cour se rangea sur le bord du canal, etc.

Universitas
BIBLIOTHECA
Ottaviensis

Imprimé par D. JOUAUST

POUR LA COLLECTION

DES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

MARS 1879

LES CHEFS-D'ŒUVRE INCONNUS

PUBLIÉS PAR LE BIBLIOPHILE JACOB

Sous le titre de *Chefs-d'œuvre inconnus,* nous réunissons non-seulement certaines œuvres, presque ignorées, de nos grands écrivains, mais encore des productions remarquables qui n'ont vu le jour que pour tomber immédiatement dans l'oubli, entraînant avec elles jusqu'aux noms de leurs auteurs. Nous avons voulu les présenter aux amateurs sous une forme élégante qui les vengeât de l'injuste abandon où elles étaient tombées, et au charme d'une impression de luxe nous avons joint l'attrait de gravures dues à l'un des artistes les plus favorisés du public.

SOUS PRESSE

La Petite Maison, de J. F. de Bastide,
Anecdotes littéraires, de l'abbé de Voisenon.

Paris. — Imp. Jouaust, rue Saint-Honoré 338

La Bibliothèque
Université d'Ottawa
Échéance

The Library
University of Ottawa
Date due

MAR 7 1970

AUG 2 1972

a39003 002190436b

CE PQ 2011
.V7 1879
COO MONTESQUIEU, LE VOYAGE A
ACC# 1217612